

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

227

dix-neuvième année

Novembre 1972

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envol de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

NOVEMBRE 1972

SOMMAIRE

<i>Arcadie</i> et les autres, par ANDRÉ BAUDRY	473
Impressions d'Espagne, par JEAN-PIERRE MAURICE.	478
Histoire vécue, par SERGE EMRICH	483
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	489
<i>Yorgo</i> , poème d'ANDRÉ CLERC	498
Dieu les aime tels qu'ils sont	500
<i>Nocturne</i> , poème d'ALAIN ROMÉE	472

LIVRES :

<i>De l'autre côté de la nuit</i> , de Daniel CURZON	508
<i>Manouche</i> , de Roger PEYREFITTE	512
<i>Le Livre Blanc</i>	513

THEATRE :

<i>Call Boy</i>	515
-----------------------	-----

CINÉMA :

<i>Cabaret</i> , de Bob FOSSE	516
<i>Pièges à pédales</i> , de Jack STARETT	517
<i>Le rempart des béguines</i> , de Guy CASARIL	518

NOCTURNE

*Flotte sur l'onde de la nuit, flotte ma couche,
émergée de l'écume, et se balance et tangue.
Qui, mouette ou baiser, volète sur ma bouche ?
Qui me lèche, alarmante lame ou fraîche langue ?*

*Sur un fleuve de rêve, à la dérive vogue
mon cœur, qui sous le vent s'épouvante et divague.
Je suis nu, sans secours au fond de ma pirogue,
esclave de tous les caprices de la vague.*

*Quel est ce sauveteur qui sur mon corps s'allonge
et m'enlace et m'embrasse et de ses flancs me presse ?
Je ne désire rien de lui, sinon qu'il plonge
ses doigts dans mes cheveux avides de caresse.*

*Je ne sais où je vais, sinon vers cette étoile
qui brille au fond de l'œil penché sur ma paupière,
et je laisse mon gouvernail avec ma voile
aux mains joignant sur moi leur ardente prière.*

*Je ne sais rien de moi, sinon ce qui m'affame,
l'amour, la volupté, le vertige et l'ivresse,
je ne sais même plus si je suis homme ou femme,
je n'ai soif que de longs bonheurs et de tendresse.*

*Que tard vienne le jour, que la nuit se prolonge,
que longtemps je me berce en cette extase étrange
où vivent confondus le réel et le songe,
le sourire de l'homme avec celui de l'ange.*

ALAIN ROMÉE.

ARCADIE ET LES AUTRES

par ANDRÉ BAUDRY.

Chaque mois, au Club des Pays latins, dans ce qu'il est convenu d'appeler *le mot du mois* ; une fois l'an, dans diverses villes de province où nous réunissons les membres d'*Arcadie*, j'ai naturellement l'occasion de parler de l'action extérieure d'*Arcadie*.

Elle a toujours existé, elle a toujours été considérée par nous comme importante et indispensable.

Quand nous avons créé, en 1954, *Arcadie* et ce mouvement national homophile, il n'était déjà pas question de nous replier sur nous-mêmes, de nous complaire en nous-mêmes et entre nous.

Arcadie, immédiatement, s'est fixée deux buts aussi importants.

On les connaît, cependant je les répète : apporter à chaque homophile une présence, une lumière, une amitié, afin de mieux se connaître, de mieux s'accepter pour certains, de mieux hiérarchiser besoins, tendances et dignité de vie, afin que se rencontrant les uns les autres soit brisé ce mur épais de la solitude physique, psychologique, spirituelle... N'est-ce point d'ailleurs cette constatation première en recevant en 1952 les premiers homophiles de France que celui qui signe ces pages a voulu faire quelque chose pour cette multitude éparses, triste et malheureuse souvent, ou superbement installée dans son égoïsme personnel parce qu'elle avait eu la chance de pouvoir s'épanouir et de pouvoir trouver et garder un style de vie homophile.

Oui, notre but premier fut bien sûr de rassembler les homophiles pour leur dire par la revue et ses innombrables études ce qu'ils étaient véritablement, leur donner des raisons sérieuses de s'accepter et de s'estimer ; leur donner des arguments incontestables et incontestés pour — autour d'eux — le cas échéant, dire ce qu'est l'homophilie... puis

vint le club à Paris, les ramifications plus ou moins nombreuses et vivantes vers la province, pour que chaque homophile, le désirant, il puisse au contact de ses frères s'épanouir et vivre heureux. Mais en même temps nous nous étions fixé un autre but : dire aux autres ce que nous étions. Le dire par la revue. Par une revue sérieuse, certes parfois un peu trop austère et difficile à lire. Mais en 1954 — et encore en 1972 — nous savons que ce ne peut être que par cette méthode que nous pouvons espérer trouver un certain crédit auprès des autres.

Et alors, que faire ?

Première méthode : facile, précise mais aux résultats inconnus : envoyer *Arcadie* en service de presse à un certain nombre de personnalités... Journalistes bien sûr, mais écrivains, médecins, universitaires, hommes politiques, hommes d'églises.

Nous avons, en effet, toujours pensé qu'il fallait s'attaquer à ce qui est appelé l'*élite*..., c'est-à-dire à ceux qui ont des responsabilités dans la cité, à ceux qui pensent et écrivent et qui font circuler les idées à travers ce pays et le monde.

Si les « têtes » en lisant *Arcadie* sont quelque peu ébranlées par nos études, nos réflexions, nos preuves, nos tranches de vie, inévitablement même si c'est très et trop lent, elles modifieront leur jugement sur l'homophilie et elles auront l'occasion de le dire, de l'écrire, de le porter au cinéma, au théâtre.

Et qui peut dire — après vingt ans d'âge — qu'*Arcadie* n'a pas influencé tel et tel dans ses travaux scientifiques, littéraires, artistiques ?

Le nombre de lettres, le nombre d'entretiens accumulés pendant ce long temps avec des dizaines et des centaines de personnalités de tous les mondes, nous certifient que nous avons œuvré pour le vrai bien des homophiles.

Oh ! certes, nous n'avons pas obtenu de tous ce que nous aurions voulu. Les réponses publiées dans un numéro d'*Arcadie* après un questionnaire envoyé à quelque quatre cents personnalités françaises nous ont montré combien ce sujet restant tabou, peu osaient répondre et livrer leur pensée.

Mais nous savons que, chaque mois, lorsqu'*Arcadie* arrive sur le bureau de tel écrivain ou de tel professeur ou de tel théologien, elle est feuilletée, elle est lue, elle dérange, elle agace, elle oblige à un instant de réflexion... Mais nous

ne nous sommes pas contentés d'un service de presse plus ou moins important.

Nous avons eu des contacts.

Il n'est pas possible dans le cadre d'un article de donner une liste complète et détaillée des personnes que nous avons vues, revues, avec lesquelles il y a eu discussion..., échanges... et un bout de chemin accompli l'un vers l'autre.

Les pouvoirs publics. Dès 1955, ils furent, ils se poursuivent. Nous ne fûmes pas seulement présents — et comment — lors de danger national : amendement Mirguet de 1960, nous le sommes presque quotidiennement avec des hommes au pouvoir — avec des hauts fonctionnaires.

Et nous précisons bien avec les hommes au pouvoir, hier, aujourd'hui, et demain, quelle que soit la couleur politique.

Si je pouvais décrire le cheminement de certains après nos entretiens et les lectures proposées, tous les homophiles seraient convaincus que notre action est profonde et efficace.

Dresser aussi une liste des Universitaires, des médecins, des avocats, des magistrats, des journalistes, des écrivains, des cinéastes, des dramaturges avec qui nous avons eu et avec qui nous avons encore des relations serait quelque chose d'éloquent. Mais les homophiles qui lisent savent bien qu'*Arcadie* a souvent été citée, utilisée en France et à l'Étranger. dans nombre d'ouvrages scientifiques nous concernant. Sans parler du nombre d'étudiants — seuls ou en groupes — de diverses universités — qui sont venus nous voir, nous écouter, nous questionner...

Les forces vives de ce pays, constamment, partout, nous les appréhendons...

Nous tentons le dialogue...

Un article nous est signalé dans un journal..., un livre paraît..., aussitôt nous entrons en relation avec l'auteur..., nous lui faisons part de nos observations, de nos critiques. Ou on nous claque la porte au nez..., ou on engage la conversation, et voilà un homme qui modifie son jugement sur l'homophilie.

Et c'est pourquoi nous lançons un nouvel appel à tous les Arcadiens et à toutes les Arcadiennes :

Nous envoyer toute coupure de presse nous concernant, nous signaler tout ouvrage qui paraît et qui peut nous échapper...

Nous envoyer une liste de personnalités de votre département..., de votre pays..., à qui — selon vous — il serait bon d'adresser *Arcadie* régulièrement...

Tous les grands corps de l'Etat ont été touchés par nous. Quant aux Eglises, et particulièrement l'Eglise catholique puisque la plus puissante en France, elle n'a cessé d'être mise en question par *Arcadie*.

On ne peut plus compter le nombre de lettres et de rencontres avec des responsables de l'Eglise.

Et voici que de nouveau nous allons la déranger quelque peu en adressant depuis le Pape, jusqu'aux Cardinaux, tous les évêques de France, les supérieurs majeurs, les supérieurs de séminaires, et a combien d'autres encore, un texte fort important rédigé par un théologien qui est des nôtres, et qui pose, une fois de plus, le problème de l'homophilie et celui des homophiles chrétiens à la conscience générale du Magistère.

Oui, nous agissons.

Nous allons vers les autres.

Et — je le répète — car à nos yeux c'est capital — notre sérieux, notre gravité, notre dignité — nous permet d'être entendus.

Et la masse dira-t-on ? Tout un peuple qui ne lit guère... et qui lit encore moins les récents ouvrages intelligents sur l'homophilie... qui ne lira probablement par le *retentissant* ouvrage qu'*Arcadie* a réalisé sur la demande d'un éditeur et qui paraîtra courant 1973 et qui enfin, enfin sera la vraie voix des homophiles... La radio... Grâce à Michel Lancelot il y a eu *Campus homosexualité*... et son retentissement immense. Michel Lancelot l'a dit aux Arcadiens, il y a un an, alors qu'il présidait notre grande manifestation annuelle.

La télévision... La télévision canadienne a su venir de Montréal pour nous voir, nous questionner, nous filmer. Et nos Amis du Canada nous ont dit, à l'époque, le retentissement de cette intelligente émission et en elle, la force de la voix d'*Arcadie*.

La télévision suisse a su venir de Genève pour une récente émission dont *Arcadie* a rendu compte sous la plume d'un téléspectateur suisse. La Presse suisse a ensuite consacré une série d'articles extrêmement intelligents sur notre problème grâce à ce point de départ, où là encore, on s'excuse de le dire, mais telle est la vérité, ce fut la voix d'*Arcadie* avec ses ouvriers, ses étudiants, ses femmes, ses couples, ses collaborateurs et son directeur qui fut la plus convaincante.

Hélas ! et nous le regrettons... la télévision française ou

la radio d'Etat ne nous ont pas encore fait de propositions... mais nous sommes en relation avec beaucoup de réalisateurs de l'O.R.T.F. et si feu vert il y a : nous serons présents.

C'est tout cela *Arcadie* et les autres. Et cent autres choses encore.

Ce ne peut être que cela.

A notre sens.

Faut-il ajouter pour être complet que nous n'avons cessé de dire aux homophiles qui en avaient la possibilité que leur devoir — et quel impérieux devoir ! — est aussi de parler de l'homophilie — d'avouer leur homophilie autour d'eux : parents, famille, milieux professionnel, de loisirs, de relations diverses. Une majorité peut-être encore ne le peut pas..., surtout dans le milieu du travail..., mais combien, petit à petit, adroitement, tendrement, pourrait avouer leur « secret » à ceux qui les entourent d'affection, d'estime, d'amitié. Quelle que soit l'action d'*Arcadie* — comme celle des autres mouvements à travers le monde — il faut y adjoindre l'action personnelle de chacun. Et cette action peut avoir du poids si elle mène l'action d'un homme vers un autre homme...

Nous restons étonnés du cri de certains qui voudraient agir en masse, on ne sait où ; ou on ne le sait que trop, et qui n'ont jamais pu avouer encore à un père, à une mère, à une famille, leur véritable nature.

Un courage anonyme, voilà ce que certains proposent pour s'abriter encore... Nous, nous disons que cet aveu-là n'apporte rien, il peut même choquer, déplaire, scandaliser, et attirer les effets contraires à ceux espérés.

Mais un homme face à un autre homme..., pour quoi — parfois — n'oserait-il dire : voilà ce que je suis...

Arcadie, en essayant de donner un supplément d'âme et de cœur à tous les homophiles, a donc aussi pour merveilleuse ambition de donner à ceux qui ne l'ont encore, le courage d'avouer leur homophilie.

Alors, tous ensemble, qui ne le sait ? — nous découvri-
rons une terre où tous les hommes seront frères malgré
cette différence... parmi tant d'autres...

ANDRÉ BAUDRY.

IMPRESSIONS D'ESPAGNE

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Un soir à Barcelone.

Délaissons un temps la France pour donner des nouvelles de ces pays de vacances où les Français sont allés volontiers durant cet été 72.

Sur la route du Maroc, comme les autres années, j'ai fait étape ou plutôt étapette d'un soir à Barcelone.

Cette fois, le « consul arcadien » en cette ville n'était plus là pour m'accueillir, hélas ! Emporté en trois mois par le mal du siècle, il a bien mérité l'hommage posthume rendu par ses jeunes amis catalans dans *Aghois*, cette revue en langue espagnole qu'*Arcadie* s'honore de patronner. Dans notre revue, en mon nom personnel mais aussi, j'en suis sûr, au nom des nombreux homophiles arcadiens qu'il sut recevoir avec générosité et noblesse de caractère dignes de sa double appartenance catalane et ibérique, je lui dis nos regrets et notre sympathie fraternelle.

D'autres, plus jeunes, ont pris la relève. Ils s'emploient à créer des « groupes d'étude » de sept ou huit participants (les réunions, même familiales, sont soumises à déclaration préalable), à informer et à maintenir le contact entre les homos espagnols. Tout cela à leurs risques et périls qui ne sont pas imaginaires à une époque et dans un pays où les lois sont encore plus strictes que chez nous. Réputation, famille, amitiés, vie professionnelle, voire liberté, tout peut être compromis par une simple convocation de police. Quelle leçon pour certains homosexuels à l'esprit timoré qui n'ont même pas le courage d'adhérer à *Arcadie* ou qui se complaisent dans l'esprit de critique systématique, la désunion et la zizanie !

Là-bas, *Arcadie* est attendue — et commentée — chaque mois avec passion...

Espagne, ton café (Ollé !) f... le camp !

Au cours d'une conversation de plusieurs heures où toutes les questions préoccupantes actuelles nous concernant furent passées au crible, j'appris sans étonnement excessif que la « libération sexuelle » de la jeunesse espagnole progressait à pas de géant, tout au moins dans les villes. « A tel point que j'en suis effaré, voire effrayé », me confia un de mes interlocuteurs catalans, jeune homme de 25 ans.

Et il me cita le cas d'une amie d'enfance, fille de grands bourgeois et très soumise apparemment qui rentrait chez papa à dix heures précises... mais qui courait, dès potron-minet, rejoindre dans leur lit ses jeunes amants.

Je rassurai mon interlocuteur. Tout est relatif. Nous avons dépassé depuis belle lurette l'ère des surbousms et autres parties-surprises où l'on était encore assez naïf pour se poivrer à la gnôle et faire fi des cocktails au L.S.D. Cela va plus vite en Espagne parce que le retard, par rapport à notre propre évolution, était grand et qu'il y avait beaucoup de « temps à rattraper ». On met donc les bouchées doubles... et même triples, paraît-il !

Ne nous hâtons pas trop de nous réjouir. Barcelone est une exception et les choses trottent plus menu ailleurs (jusqu'à quel point n'est-ce pas souhaitable ?). D'autre part, ces ronds dans l'eau ne troublent qu'en surface et amènent souvent retours de flammes inquisitoriales. Enfin, l'expérience nous a surabondamment démontré que la libération sexuelle n'est pas la panacée en ce qui nous concerne. Elle ne change pas la majorité de l'opinion publique à notre égard et tant qu'il n'y aura pas consensus populaire généralisé aucun gouvernement de droite ou de gauche ne se risquera à modifier les lois en notre faveur. Certes, la presse a un rôle à jouer en la matière mais comme elle est, dans son ensemble, inféodée à l'opinion publique majoritaire...

Faut-il brûler les étapes, pousser à la révolution et au grand chambardement ? Certains le pensent. Personnellement, je crois en la vertu de l'évolution lente et, pour ainsi dire, naturelle, du travail en profondeur. Chaque fois qu'il y a révolution, excès, scandales, le résultat final est à notre détriment.

Ayons le courage de le constater : le relâchement des liens familiaux et de l'autorité paternelle, l'abandon du culte de la virginité, la libéralisation des rapports masculins-féminins n'ont pas pour nous, tant s'en faut, que des

aspects positifs. Ils jouent notamment à l'encontre de ceux d'entre nous, très nombreux, qui s'intéressent aux jeunes mâles hétérosexuels.

Pourquoi ces derniers viendraient-ils chercher chez nous, si ce n'est par vénalité, ce qu'ils trouvent désormais de plus en plus facilement ailleurs ?

La libéralisation des mœurs étant elle-même conditionnée par l'économie du pays, les exemples de l'Italie du sud hier, de l'Espagne aujourd'hui, illustrent ces propos désabusés. Le jour où le Maghreb, le Portugal et la Grèce auront atteint le niveau économique de l'Europe de l'Ouest, les derniers paradis homophiles méditerranéens auront vécus.

Franco de port et d'emballage.

Une constante demeure vivace : la pré-éminence du vieux culte païen phallique annexé par Rome, puis par la Chrétienté. Tabou cet orgueil du « maschio » qui atteint à la folie lubrique en Amérique du sud et qui rend les Ibères culpabilisés, traumatisés au point de ne pouvoir avouer leurs penchants ni s'accepter eux-mêmes.

Encore un paradoxe. Les femelles feignent d'adhérer à ce culte et elles le subissent avec d'autant plus de résignation qu'il fait souvent leur affaire. Ne sont-elles pas, encore jeunes et belles, révérees comme d'intouchables idoles et, une fois promues mères, adorées et respectées par leurs progéniture ? Surtout si elles enfantent des mâles !

Fait nouveau cependant : la jeunesse espagnole, à l'image de la nôtre, est affolée par sa propre jouissance au fur et à mesure qu'elle en acquiert les moyens et qu'elle en recule les limites.

Aux adultes de démontrer, aux jeunes de découvrir que toute jouissance comporte des responsabilités qu'il sied d'assumer dignement.

Tout le reste est littérature.

En France, où nous avons facilement un train ou deux guerres de retard et où nous aimons vivre douillettement encoconnés dans le confort intellectuel des idées reçues, nous imaginons trop aisément tout résoudre par le biais du politique et du social. Mais rien ne bougera, rien ne changera vraiment tant que l'évolution ne se fera pas d'abord dans les esprits, c'est-à-dire tant que la très vieille malédiction judéo-chrétienne qui nous poursuit depuis trois mille ans ne sera pas levée !

C'est un langage désagréable à tenir mais laissons aux démagogues leurs illusions. Ils ne manquent pas par les temps qui courent... et les réveils seront cruels.

Cette évolution dans les esprits (si lente, si lente), à nous de la promouvoir sur le plan personnel et individuel. *Arcadie* ne saurait tout faire. Nous soutenir par une action dont l'efficacité n'est plus à démontrer auprès des pouvoirs publics, informer, documenter et porter témoignage, c'est là tout ce qu'on peut demander à cette revue et c'est déjà énorme !

Le gay Congress et la cage aux rossignols.

Revenons à nos *terramolinos*.

Le congrès de San-Remo, passé presque inaperçu en France (sauf dans *Arcadie* où Maurizio Bellotti en a rendu compte avec objectivité et maestria dans la livraison de juin), a eu en Espagne un grand retentissement d'ailleurs mérité par l'ampleur et l'importance de cet événement mondial. Que psychiatres et gens d'Eglise choisissent l'Italie pour parler enfin sérieusement d'un sujet considéré, à tort, comme léger et tabou entre tous, quelle meilleure preuve de ce que, lentement ou non, ça bouge et ça change ?

Peut-être cet écho est-il dû au fait que des professeurs espagnols ont fait des interventions remarquées alors que la France ne s'est distinguée, une fois de plus, que par une contestation stérile qui devient, décidément, une douce manie nationale. Toujours est-il que la presse ibérique a largement commenté ledit congrès et assez favorablement, dans l'ensemble. Un quotidien d'Alicante (1) en a profité pour commencer la publication d'une série de 25 articles objectifs et documentés sur l'homosexualité (interviews de psychanalystes, etc...). Mais il a dû interrompre la publication devant la réprobation générale et il a été condamné à 250 000 pesetas d'amende. C'est compter cher le mignon !

Pourtant, on n'a pas toujours été si prude au pays de Sancho. Même au beau temps passé de l'Inquisition.

C'est ainsi qu'un digne ecclésiastique, très conformiste

(1) Alicante, de par ses « bars spécialisés » et surtout depuis l'afflux des exilés pieds-noirs, sans compter le tourisme hippic-chic, est en passe de devenir un super-Cannes où l'on s'amuse. Et pas cher. Même Manolo a déserté Tanger au profit d'Alicante. Un signe qui ne trompe pas.

cependant, vient de publier l'histoire suivante qui concerne un illustre cardinal, le propre confesseur d'Isabelle la catholique : il avait l'habitude de venir à la Cour entouré de mignons qui constituaient sa chorale et qu'il avait réputation de faire chanter fort avant dans la nuit... ce qui l'enchantait.

Un jour, un courtisan, sans doute fraîchement débarqué de son Estramadure natale, osa s'étonner et demander le pourquoi du comment de la chose à Sa Majesté Très-Catholique qui répondit avec quelque légèreté : « Ce sont les petits péchés du Cardinal !!! »

Voui, la même Isabelle (si le roi savait ça...) qui envoya plus d'un des nôtres au bûcher. En toute paix de conscience et pour le salut de leur âme. Bien sûr.

Sans doute ce qui était interdit au vulgum était-il permis à un cardinal d'Espagne ? Selon que vous serez puissant ou misérable...

Etrange et fascinante Espagne, paradoxe vivant, terre de violence et de beauté, comprendrons-nous jamais ton âme ?
Et in Arcadia ego !

J.-P. MAURICE.

DOCTEUR PIERRE SIMON

**LE COMPORTEMENT SEXUEL
DES FRANÇAIS**
« LE KINSEY FRANÇAIS »

Ed. Julliard — 122,60 F

Edition condensée — 40,90 F

HISTOIRE VÉCUE

LIT N° 13

Le lit N° 13 n'est plus vide depuis cette nuit. Les cinq malades de la chambrée sont assoupis après la visite quotidienne des familles. Le « nouveau » pratique un isolement, semble-t-il, intransigeant. Il paraît indifférent, mais respectable.

Celui du coin, après sa transfusion, semble conscient de sa pauvre déchéance, livré seul au calme incendie interne qui le tue. Il a bien avalé trois cuillerées de la soupe de midi, acceptées de ma main. Ses pommettes s'en sont trouvées ravivées. Les quelques mots qu'il baragouine découvrent la chaleur de mon sang, et ma vie aussi, qu'il essaie de surprendre entre ses paupières immuables ! C'est un « pépé » qui va passer, comme disent les blouses blanches du service.

Cependant, ma nuque se réchauffe au brasier terrible et doux des prunelles blêmes de « l'entrant ». Le dos tourné, face au vieil homme appesanti, je n'ai besoin, dans mon pyjama des Centres Hospitaliers, ni de ma vue, ni de mes sensations internes pour capter les ferveurs énigmatiques de ce nouvel arrivant. Le seul fait de les sentir si proches de moi, m'évoque une âpre sève à l'odeur de sueur, de ces lointaines brousses où crèvent les saisons. Maître de lui-même, malgré ses gestes inexistantes, il évoque je ne sais quelles émissions captives qui pourtant le lient à moi. Il a le dos tourné vers la mort, mais la vie pourtant tendue, malgré tout, vers l'espérance. Quelle espérance ?

Jamais aucune escale n'a permis l'ancrage entre nous : le « Monsieur 13 », de ton lit, n'a jamais pu capter que ce silencieux délire de regards invisibles.

La fleur tatouée sur ton sein ne vaut pas l'exigence puissante de tes yeux couleur de mer : tu ressembles à l'Amour adulte, sans flèche ni carquois, ou plutôt au profil d'un buste hellène avec en plus, quelque chose d'implacable dans ta chair blindée. Mais ce qui me mord et m'attaque

à dent pour dent, c'est l'imposant spectacle de ta plénitude : tu es sans âge, malgré tes quarante berges fumées, malgré ton torse dur et solide. Tes cheveux courts ondes se cuivrent de reflets que ma main, sans doute, n'aura pas la faveur de toucher : éviter les gestes inutiles, ce serait assez ton genre, je crois.

Non, pas un regard de toi ne m'a dénudé, pas un regard de moi ne s'est adouci dans tes iris bleus. Qu'aurions-nous à faire de nos images respectives ? Puisque nos yeux se refusent au mutuel éblouissement.

Infirmières, électrocardiogrammes, feuilles de température, sollicitude administrative ont tenu toute la nuit la chambrée en éveil. A cause de toi, prisonnier, qu'on garde sous scellés. C'est le moins qu'on puisse dire.

A trois heures du matin ce fut le branle-bas d'urgence. Dramatisation voulue d'une incapacité sociale ou technique, jeu imposé dont tu représentais l'otage, ou l'échiquier, peut-être ?...

J'aurais pu m'interroger sur la raison de ton arrivée nocturne, les menottes aux mains, dans un hôpital, au milieu d'une escorte de flics en uniformes !... Et sonder sur tes traits, volontairement déshumanisés, l'éventuelle suggestion d'une réponse...

Je n'en ai jamais rien su.

Qu'est-ce que ça pouvait nous foutre, au cours de cette nuit où la veilleuse pâlotte avilissait encore cette atmosphère mourante des endroits dits de guérison. Proxénète, trafiquant ou bandit ? Amené là par quel compromis ? Il aurait fallu n'être ni sensible, ni simplement égalitaire pour porter un jugement. Au contraire il n'est si belle chaleur que de se fondre dans les alternatives de l'impondérable.

Cet impondérable qui t'amenait à me prodiguer, malgré ta malheureuse condition, l'incalculable protection de ta présence, un peu comme l'épanouissement d'une senteur de printemps fragile, sereine et fugitive aussi.

Tout ce que tu m'as fait boire de toi, c'est la respiration de ton corps, ton souffle, ton âme terrassée, impuissante. Je me fous de ton identité, de ta marque judiciaire, de tes « activités » extra-sociales. Tout ce que je retiens, c'est au-delà de ta voix tranchante entendue deux fois, les pulsions intimes dont alors nos *deux corps* ont été traversés.

Moi, simple gars en rupture prochaine d'hospitalisation,

je buvais ton être comme on boit l'eau d'une source, avec le respect de l'inconnu, mais gloutonnement, à la régélate, à la gorgée de joie.



Si j'ai été le N° 14 près du N° 13 et si le hasard a fait flamber dru ton désir, c'est parce que tu venais d'aborder l'inhabituel. Trop accoutumé aux ruses alanguies des femmes avec leurs gestes d'insectes, tu venais là d'approcher l'amour parfait, celui qui façonne et fascine l'être, d'homme à homme, et ne te permettait pas d'ignorer l'ardente offrande de mon torse.

Si nous avons éprouvé, en commun, l'émotion de la fraternité, de la similitude complémentaire, de l'amitié dans l'adversité, ce lien définitif, subit, sans intérêt, sans paroles, c'est bien à cause de ce même besoin de fusion réciproque, charnelle et spirituelle.

Si le flic de service qui te gardait à vue en arrangeant sa cravate n'avait placé sa chaise de fer près de l'entrée du bloc pour réaliser les rêves de son enfance (ou le « jeu du gendarme et du voleur » appris au catéchisme) en te surveillant d'un œil un peu sadique et rigolard, s'il n'avait feint d'ignorer les malades, si sa bonne bouille conformiste n'avait tout de même risqué un mot d'esprit en tournant avec orgueil autour de mon lit, afin d'être, lui aussi remarqué par quelqu'un et s'il ne m'avait fait un clin d'œil complice et très amical, j'aurais pu, directement, en tournant la tête vers toi, allongé sous mon drap, essayer de te recevoir visuellement.

Condamnés aux subterfuges de l'indifférence, des secondes, des minutes, des heures se sont étirées sans que rien ne compte que notre intime duo calculé, partagé, senti, criant, grondant, déferlant en nos vies subjuguées, à l'abri tragique du silence.

Allées, venues, piqûres, café, santé, sorties, toubibs, sons et syllabes, silhouettes et voix se fondaient en bruissant autour de nos deux êtres, chacun au bord des larmes.

Alors, le soleil de tes cils m'a embrasé, nos yeux enfin ont échangé des lazars ! et j'ai dû serrer la mâchoire pour ne pas bondir près de toi, à l'appel rayonnant, terrible, de ton exigence explosive !

En deux fois huit enjambées de l'homme au képi, cette fusion de nos sens, si péniblement contenue, a crispé nos corps exaspérés, tendus, séparés par un si court espace.

Jamais sans doute, l'afflux de nos sangs n'avait coulé avec la même précise similitude à l'instant où aucune autre finalité n'existe plus, que deux harmonies viriles, solidaires, soudées.

Alors l'apaisement s'installe. Nos têtes à si peu de distance, penchées l'une vers l'autre comme des aimants prêts à supprimer le vide hostile de nos deux lits, rayonnaient cependant à l'invitation du bonheur.

Puissant et musclé, ton bras s'abattait généreusement le long du lit métallique et laissait pendre ta main ouverte à ma tendresse dans la lumière encore faible du jour : ton offrande ! Pourtant il fallait s'arracher, stopper nos élans, brimés par le conformisme séculaire.

*
**

Maintenant la chambrée semble vide. Les malades se taisent, comme si notre attachement sans contact avait remué leur âme. Rien pourtant ne paraît sur leur visage : ils semblent goûter un calme profond.

Le va-et-vient des soignantes continue ! le képi reparaît et disparaît sans cesse, mais pour nous deux, et pour les camarades alités, un frisson de paix vient de parcourir notre chambrée d'hommes. C'est bon.

En cet instant de lucidité le « Pépé » a esquissé un sourire très important pour me dire (pour une fois, la dernière peut-être) mais d'une voix presque éteinte : « c'est bien, petit ».

*
**

C'est bon en effet parce qu'à cause de toi, mon athlète alité, une commune pensée a groupé nos consciences, nous a atteints jusqu'au plus profond de nous-mêmes. L'une des forces très subtiles de cet amour, exclusivement fondé sur des impulsions bénéfiques, cette grâce qui permet entre hommes ces approches intenses, n'est-ce pas ressentir jusqu'au plus profond de soi la soif de nos semblables ? et nous compléter pour eux-mêmes et pour nous, pour le meilleur ? Quel plus bel espoir d'une société heureuse ? quel plus bel équilibre atteindre ?

Puisque la fougue du désir, la sympathie des corps, nous ont transfigurés de la sorte, nos travers habituels, et ceux de tous nos clans humains, ne s'en trouvent-ils pas estom-

pés ? Cette plénitude apaisante sur notre chemin de pierres ne serait-ce pas la route du bonheur, à tout le moins un exemple ?

Pendant quelques secondes, revenir aux sources de la vie, nous assurer, encore et toujours, que l'expression même de l'individu ne peut résister à sa nature fondamentale ; que plus il la réprime à contre-courant (en raison des structures sociales contraignantes) plus l'inadaptation s'affirme, et plus elle révolte ceux qui en souffrent, plus se multiplient les obstacles à la rencontre de tous, à la libération intérieure de chacun, et plus devient difficile l'harmonie sociale.

Quand on ne peut être l'ami d'un seul on devient nécessairement, sinon l'ennemi de tous, du moins celui qui cherche à briser l'encerclement : retour naturel au besoin d'intégration, dont notre espèce entière proclame qu'elle fait le but de sa vie morale, et même politique, mais avec quelles difficultés !

Par manque d'information et de dépassement de soi...

Si j'avais pu, mon superbe inconnu, je t'aurais peut-être fait comprendre cette part de moi. Mais les mots étaient-ils nécessaires pour toi, qui devais avoir déjà choisi ce parti d'exister autrement que d'autres, et qui t'affirmas à la fois pitoyable, et charitable, et confiant, malgré ta détresse.



J'ignore les motifs de ta mise en marge, et pourtant nous avons accédé, malgré les conformismes ambiants, l'un à l'autre à cette vitale sympathie. Peut-être est-ce à cause de ce même interdit séculaire transgressé par nos misères, qu'un certain partage, une charité mutuelle, surgie de nos corps, ont brisé le cercle de nos deux solitudes.



Il était quatre plombs à l'heure du soleil. Mlle de S..., que les malades et le Service appelaient saint Jules à cause de son autoritarisme, arriva en trombe et fit tourner, et sa maigre stature, et son strabisme divergent. « Monsieur 14, vous voulez bien aller au labo chercher des flacons stériles ?

— Bien sûr, mademoiselle, lui répondis-je. G

Ses sandales plates firent volte-face.

Comme d'autres gars l'avaient été, j'étais devenu le garçon de confiance du Service.

Tu avais repris ton attitude inconséquente et ne fis aucun mouvement. Après dix minutes, lorsque je revins, après avoir poussé la porte vitrée à deux battants et croisé un moribond sur un brancard dans le long tunnel clair du couloir, je pénétrai à nouveau vers l'Ami-Amour de mon cœur déchiré.

Elle était bel et bien là, cette fameuse part de l'impondérable, qui pendant cette courte absence avait fait bourdonner mon esprit : nous allions nous revoir ! peut-être nous regarder encore, mon pote à l'ombre, à l'œil de lynx...

Comme j'imaginai notre chance à tous, d'avoir en commun cette même grâce de ressentir à pleins poumons l'air vivifiant des actes totalement vrais.

J'ai avancé vers la salle, tendu par le besoin sauvage de respirer encore ton odeur mâle ! Comme tous mes sens bondissaient !



Dès mon entrée, j'ai respiré affreusement le vide de ton absence !

Tu n'étais plus là !

Mais ! ô mon amour d'un jour, d'une heure, tu avais réussi — par quelle technique secrète et sûre — à ouvrir ton lit une deuxième fois, à l'insu du gardien. Tu allais désormais me nourrir de toi, même sans ta présence, et pour toujours. Sur le blanc de ton drap, encore humide et plissé, qui rappelait notre unité à distance, j'ai tout de suite vu, orienté vers ma couche, un bout de papier quadrillé arraché en rectangle, une écriture large, crayonnée visiblement par ta main :

C'était ce « quelque chose » qui nous fait reconnaître parmi les autres, et qu'on appelle « son nom ».

SERGE EMRICH.

NOUVELLES D'ITALIE (n° 31)

par MAURIZIO BELLOTTI.

THEATRE ET CINEMA

La saison théâtrale 1971-1972 en Italie a été bien pauvre. Il n'y a guère à signaler, pour les lecteurs d'*Arcadie*, que la pièce de Mario Moretti *La rivoluzione di fra' Tommaso Campanello* (« La révolution de frère Thomas Campanella »), jouée par la compagnie « Il Collettivo », toute remplie d'allusions homosexuelles concernant les héros de la pièce et d'autres moines.

On a représenté aussi *Early morning* d'Edward Bond (où la reine Victoria est présentée comme une lesbienne intrépide), et à Rome un spectacle de cabaret de Sandro Massi, mimé, *Più donna di Venere*, où se mêlent homosexualité et travestisme.

Parmi les spectacles étrangers présentés par le prix théâtral « Rome », on signale une version de *La Maison de Bernada Alba* de Lorca, où l'héroïne apparaît sous les traits d'un travesti (Théâtre expérimental de Porto).

Au cinéma, aucun film homophile à proprement parler, mais beaucoup d'allusions. A signaler : *La polizia ringrazia* (« La police remercie »), de Stefano Vanzina ; *Il seme dell' uomo* (« La semence de l'homme »), de Marco Ferreri, film très antiféministe où l'on voit pendant 45 minutes le héros nu face à l'héroïne habillée. Après le *Décameron*, de Pasolini, d'autres films exploient l'œuvre de Boccace : *Il Sesso del diavolo*, d'Oscar Brazzi, *Guardami nuda*, d'Italo Alfaro, etc...

Si le film de Franco Zeffirelli *Fratello Sole, Sorella Luna*, consacré à la vie de Saint-François d'Assise, n'est nullement homophile, on y insiste cependant suffisamment sur la beauté des acteurs masculins, et notamment sur celle du saint, pour ne pas laisser de doute sur les goûts du metteur en scène.

On parlera bientôt du film de Lucchino Visconti sur la vie de Louis II de Bavière, où, on peut le croire, les aspects homosexuels du roi romantique ne sont pas passés sous silence.

Comme films étrangers, citons seulement *Marie Stuart*, de R. Jarrot, où les penchants homosexuels du mari de la reine sont bien mis en lumière, et *Le retour de Harry Collings*, de Peter Fonda, sur le thème du conflit entre l'amitié et le rapport conjugal.

EXPOSITIONS

Il faut citer l'exposition du peintre florentin Lorenzo Tornabuoni, dont presque tous les tableaux ont pour sujet de jeunes garçons du peuple, pêcheurs ou baigneurs sur la plage d'Ostia, ces mêmes « héros prolétariens » que célébraient les premiers romans de Pasolini.

LIVRES

Du côté italien, peu de chose, mais deux livres importants à signaler. Le premier est *Lettere di Sodoma*, de Dario Bellezza (éd. Garzanti), où l'auteur feint d'avoir trouvé une liasse de lettres oubliées par un sien ami, mort suicidé, et retraçant l'histoire d'un amour homosexuel frénétique, le tout très cru et explicite.

Le second livre est *La selva oscura* (« La forêt obscure »), de Luigi Bongiorno (éd. Mondadori), œuvre de grande valeur littéraire qui analyse les rapports ambigus de deux hommes qui, tout en courant les filles ensemble, éprouvent l'un pour l'autre un attrait homosexuel inconscient, sans jamais parvenir à voir clair dans la « forêt obscure » de leurs sentiments.

Dans *Il Concorrente* (« Le concurrent »), de Sante Sgrai (éd. Trévi), le héros est le vainqueur d'un jeu télévisé qui, à la fin, accepte sa propre homophilie et se met en ménage avec un homme.

L'homosexualité, considérée surtout comme une condition esthétique, caractérise l'excellent *Monsieur Kitch*, d'Antonio Debenedetti.

Enfin, un lesbianisme diffus imprègne les pages d'*Amore e ginnastica*, de E. de Amicis (éd. Einaudi).

Comme d'habitude, les traductions de romans étrangers sont nombreuses.

Du français, à signaler : *Des Français*, de Roger Peyrefitte (éd. Longanesi) ; *Le Sabbat*, de Maurice Sachs.

De l'américain, *Deliverance*, de James Dickey (titre italien *Dove porta il fumo*, éd. Mondadori), raconte l'histoire de quatre amis qui vont à la recherche de la nature perdue. ... mais l'un d'entre eux trouve, en guise de nature, une série de paysans qui le sodomisent. Le roman de Joseph Wambaugh *I nuovi centurioni* (éd. Rizzoli) contient d'intéressantes descriptions des descentes de police dans les lieux homosexuels de Los Angeles.

Feltrinelli publie la traduction du dernier livre de l'écrivain brésilien Mario Vargas Llosa *Conversazioni nella cattedrale*, œuvre monumentale où l'homophilie tient une large place comme dans les autres romans de l'auteur.

Dans le domaine des essais, citons les traductions italiennes du *Rapporto contro la normalità* (éd. Guaraldi), du *Choc del futura*, d'Alvin Toffler, de deux livres d'un psychologue américain, Thomas D. Szasz, intitulés respectivement *Il mito malattie mentale* (éd. Il Saggiatore) et *I manipolatori della pazzia* (éd. Feltrinelli), où l'auteur affirme qu'on a souvent cherché à faire passer les homosexuels pour fous pour se débarrasser d'eux, et enfin de *Eros ed Inciviltà*, de Costanzo Costantini (éd. Sugar), qui met en relief les heureux effets de la libéralisation sexuelle des pays nordiques.

DISQUES

Ouvrons cette rubrique assez rare pour signaler le succès, en Italie, du disque d'Aznavour *Comme ils disent*, qui chante la solitude d'un homosexuel, et pour citer le disque de Peter Boom où figurent deux chansons homophiles, *Fuori* et *Lui ama lui*.

TELEVISION

Tout arrive..., même une émission sur l'homosexualité à la télévision italienne ! Evidemment, vu l'évolution des mœurs, notre télévision médiévale ne pouvait pas indéfiniment ignorer ce sujet, mais il faut dire qu'il était difficile de le faire d'une façon plus désastreuse.

En fait, toute l'émission (9 juin 1972) avait pour prétexte l'assassinat d'un travesti récemment survenu à Turin, au sujet duquel était organisé une table ronde avec la participation de personnages plus ou moins célèbres. C'était une erreur fondamentale que d'associer, peut-être volontairement, dès le départ de l'émission, l'homosexualité au travestisme et au crime, qui sont des phénomènes entièrement distincts.

Parmi les principales interventions des participants, nous avons noté celles du sociologue catholique Sabino Acquaviva, assez déconcertant lorsqu'il avoua que « face à l'homosexualité, on ne sait trop que faire » ; Leonardo Ancona, qui estime que l'acceptation de l'homosexualité par les hétérosexuels sera difficile tant que ceux-ci ne reconnaîtront pas qu'ils possèdent en eux-mêmes les germes de l'homosexualité ; du théologien Enrico Chiavacci, qui pense que la condamnation de l'homosexualité est un signe d'orgueil ; de Gabrio Lombardi, le champion de la lutte pour l'abolition du divorce, qui affirma que « le sexe a évidemment pour premier objet la procréation » ; et, pour finir, du directeur de l'émission, qui conclut en appelant à la « compréhension et au respect » pour ceux qui vivent avec dignité.

Cette émission a provoqué (on pouvait s'y attendre) des réactions diverses. Assez curieusement, le *Corriere della Sera* en a loué le « courage documentaire ». Mais l'éditorialiste de *OS* y a vu « une inutile manifestation de conformisme », une « mélasse épaisse », avec « l'intention grossière et provocatrice de mêler le monde homosexuel à celui du crime et de la prostitution la plus sordide », transformant ainsi une « pseudo-enquête » en un « spectacle sadisto-raciste pour le plaisir des bourgeois pantouflards appelés, grâce au petit écran, à pénétrer dans le monde des perversions interdites ». Ce commentaire nous paraît, quant à nous, excellent.

Plus importante, vu la personnalité de son auteur, est une lettre envoyée, au sujet de cette émission, par un député à la revue *Men*. Elle vaut la peine d'être citée : « La télévision a accompli un acte apparemment courageux. Mais apparemment seulement... car les auteurs ont considéré l'homosexualité avec les yeux du policier qui en exhibe les aspects les plus grotesques et les plus répugnants, en tentant de les confondre avec la totalité de la vie des homosexuels... La tendance de certains hommes à prendre l'appa-

rence de femmes est une chose..., l'amour de certains autres hommes, au comportement et à l'aspect masculin, pour les êtres de leur sexe, en est une autre... Le travestisme et l'homosexualité sont deux phénomènes distincts. »

En définitive, la télévision italienne a perdu une bonne occasion de présenter une information authentique et a prouvé qu'elle manquait de courage (1). Comme le remarque l'honorable correspondant de *Men*, la télévision n'aurait pourtant pas eu de mal à faire une émission bien documentée sur l'homosexualité, rien qu'avec les « moyens du bord », en faisant appel à ses propres cadres, acteurs, danseurs, décorateurs et autres... Mais passons.

CHRONIQUE

Un élément important de la chronique italienne de ce premier semestre 1972, dans notre domaine, est le congrès de San-Remo, auquel nous avons consacré un article spécial dans le numéro 222 d'*Arcadie* (juin 1972).

Un autre événement est la publication de quelques pages, intitulées *Fuori!* « organe mensuel de libération sexuelle » publié par le « Fronte Unitario Omosessuale Rivoluzionario Italiano ». On sent qu'elle souffre du manque d'argent, car elle est assez mal imprimée et encore plus mal distribuée : j'ai dû beaucoup chercher pour pouvoir me la procurer.

La philosophie de *Fuori* (assez proche du FHAR français) apparaît dans ses slogans favoris : « Un journal de révolution sexuelle parce que nous sommes homosexuels... un discours révolutionnaire parce que nous croyons que c'est la seule façon d'en sortir... Le réformisme pourra nous faire accepter », seule la révolution nous libérera. A l'image traditionnelle de l'homosexuel qui cherche à s'insérer sans trop de bruit dans la société névrotisante, nous opposons l'image de l'homosexuel révolutionnaire qui veut « être »... Nous sommes une minorité et c'est pourquoi nous avons un potentiel révolutionnaire certain... Nous refusons la pseudo-intégration dans le système, l'intolérance, la tolérance...

(1) Que pourrait-on dire, alors, de la T.V. française! Mais patience : avec M. Conte, ça va changer! Sincérité et courage vont devenir les mots d'ordre du petit écran, c'est juré. (Note du traducteur.)

Nous voulons abattre le mythe bourgeois du caractère sacré du trou du cul (*sic*)... », etc...

Les ennemis des homosexuels, d'après *Fuori*? Ce sont « le père, les frères et les sœurs, les grands-parents, les humoristes..., les homosexuels qui se cachent..., les hétérosexuels (qui se croient normaux), le sexe, la société tolérante, la psychiatrie, la culture, Marx et les marxistes, le prolétariat (avec son mythe de virilité), l'extrême gauche française (qui se dispute avec le FHAR), Hitler, Mao, Castro, le *Corriere della Sera*, le cinéma, la littérature... ». Tout cela finit par faire pas mal de monde !

Sans vouloir trop insister sur *Fuori*, dont nous avons donné une idée suffisamment claire, il faut signaler qu'un article du numéro 1 est consacré au congrès de San-Remo, sur lequel il porte un jugement totalement opposé au nôtre. Pour *Fuori*, le congrès était une « provocation fasciste », et il se vante de l'avoir fait échouer.

Comme en France et ailleurs, les militants de *Fuori* lient volontiers leur cause à celle des mouvements de libération de la femme. *La politica dei sessi*, de Kate Millett (« La politique du mâle » : voir *Arcadie* n° 211-212, juillet-août 1971), *L'uomo anmaestrato* (« L'homme esclave »), d'Esther Vilar, font preuve d'une évidente sympathie pour les homosexuels. A l'opposé, *Il prigioniero del sesso* (« Le prisonnier du sexe »), de Norman Mailer, est un pamphlet d'une extrême violence contre le féminisme à outrance. Beau sujet pour une étude de fond dans *Arcadie*.

Passons maintenant à notre habituelle revue des revues.

Aux dernières nouvelles (juillet), il semblerait que la nouvelle revue *Homo*, annoncée depuis si longtemps mais jamais parue, soit enfin arrivée dans les kiosques. Nous en reparlerons.

La revue *OS* consacre un article à la première exposition de peintures homosexuelles, qui a eu lieu à Hambourg et dont le premier prix a été attribué à un certain M. Joker, pour un tableau représentant un éphèbe.

Un thème nouveau (au moins pour l'Italie) est l'étude politique du phénomène homosexuel. Aux récentes élections législatives, le parti *hippi* avait inclus à son programme « avortement libre, rapports humains libres ». On a vu, aux portes des cinémas fréquentés par les homosexuels, des slogans du genre « Ne votez pas pour tel ou tel parti, tel ou tel candidat, hostile à l'homosexualité ».

La revue *Men* poursuit d'ailleurs une enquête sur l'opinion des partis politiques italiens au sujet de la libération sexuelle. D'après cette enquête, les néo-fascistes sont (comme on pouvait s'y attendre) « intolérants, incompréhensifs et répressifs ». Pour les *missini*, les homosexuels sont des « criminels ». Les libéraux, tout en affirmant le droit de chaque individu à mener librement la vie sexuelle de son choix, estiment que l'hostilité de l'opinion à l'égard des homosexuels est trop profonde pour pouvoir être surmontée facilement.

Il est vrai que *Il Mondo* annonce la création d'un Parti Homosexuel Révolutionnaire Italien... Canular ou réalité ? Nous verrons bien !

En attendant, un groupe d'homosexuel a fait le 1^{er} mai, à Rome, devant la statue de Giordano Bruno au Campo dei Fiori, une manifestation dont toute la presse du pays a parlé, en général sans hostilité.

A Rome, mais aussi dans un petit village près de Pavie, ont eu lieu deux festivals pop avec exhibitions de nus masculins et féminins, y compris dans des attitudes nettement homosexuelles. La police n'est pas intervenue.

A La Spezia s'est tenu le premier congrès italien de sexologie comparée consacré aux lesbiennes, organisé par le Pr Di Mattia.

Men entreprend la publication d'une *Pornostoria* (l'histoire vue sous l'angle de l'érotisme), œuvre de Gian-Carlo Fusco, où l'on apprend bien des choses intéressantes de notre point de vue, comme par exemple que Didon aurait été un homme, de sorte que Didon et Enée auraient été un couple homosexuel ! Comment savoir ?

L'Espresso est plus sérieux en commentant, avec beaucoup de sympathie et de libéralisme, sur une pleine page, l'ouvrage hollandais *Dieu les aime tels qu'ils sont*, un des meilleurs sur notre sujet. Dans *L'Europeo*, Oreste del Buono fait un éloge chaleureux du film *Un Dimanche comme les autres* (en italien, *Domenica, maledetta domenica*), non sans susciter la colère de certains de ses lecteurs, que choque le sujet homosexuel du film. Et toute la presse fait écho à une émission de la télévision allemande sur l'homosexualité.

Le nu masculin continue à fleurir dans la publicité : nu pour un bain moussant, nu pour une crème à raser, nu pour un divan... et un nu masculin en pleine page sur la couverture de *OS*, ce qui ne s'était jamais vu en Italie.

Tout cela, plus ou moins sérieusement, va dans le sens du progrès et de la libéralisation des mœurs. Mais les forces de réaction existent aussi. A Rome, la droite catholique a organisé un congrès contre la pornographie, auquel on a vu participer toutes les forces vives du pays, les jeunes de 80 à 100 ans, qui ont crié leur alarme de voir l'immoralité envahir le pays et l'homosexualité contaminer le monde entier. A vrai dire, le principal résultat du congrès a été une vague d'hilarité dans toute l'Italie.

A la fin d'août, nous verrons chez nous *Jésus-Christ Superstar*. On se demande, avec *Il Mondo*, si la censure italienne laissera montrer sur scène « ce Jésus au sexe indécis, qui chasse les marchands du temple avec des cris aigus de vieille fille neurasthénique ou de représentant du Gay Power, ou cet Hérode homosexuel qui ondule des hanches sur des talons aiguilles comme une star du muet... ».

Pour finir cette chronique, nous avons relevé, dans *Men*, quelques informations ethnologiques intéressantes. Il paraît qu'au Ghana, le Centre National de la Recherche a établi de façon absolument certaine que chez les Nzema (une peuplade du pays), les mariages entre des individus du même sexe sont pratiqués couramment. En Amazonie, chez les Akerios, on tue les petites filles au berceau, et les hommes, vu la pénurie de femmes résultant de cette pratique, s'arrangent entre eux... Et au Japon, lors des fêtes du printemps, des exhibitions de jeunes gens nus sont, nous dit-on, traditionnelles. A telles enseignes que des croisières spéciales pour « amateurs » sont organisées pour y assister. Malheureusement l'article oublie de donner l'adresse des agences qui les organisent !

En conclusion, nous relaterons deux « faits divers », l'un rose, l'autre noir, qui symbolisent bien notre vie avec ses ombres et ses lumières.

A Naples un marin américain de la base de l'OTAN avait le mauvais goût (ou le bon, selon le point de vue auquel on se place...) d'être l'amant d'un de ses camarades. Dans la marine américaine, c'est un cas de réforme immédiate, avec renvoi dans les foyers et « dishonorable discharge ». Or, cette fois, le règlement n'a pas été appliqué, et les deux marins sont restés à l'armée, ensemble. N'est-ce pas un bon point pour les responsables de l'OTAN et de la base de Naples ?

L'autre histoire est triste. C'est celle d'un jeune homme de Stradella, près de Pavie, qui s'est suicidé de remords

pour n'avoir pas secouru son ami, lequel s'était lui-même suicidé à la suite d'une perte de jeu au Casino de San-Remo. Ce n'est pas une tragédie qui aurait inspiré Corneille mais cela nous rappelle que la mort peut être parfois une preuve d'amour, et que l'amour homophile peut lui aussi aller, banalement (mais pas si banalement que cela) jusqu'à la mort.

MAURIZIO BELLOTTI.

LEOPOLD GOMEZ

MARIE LA GODAILLE

« *Patrick... blond et beau... et son éducation charnelle
et sentimentale...* »

244 p. — 18 F

Du même auteur :

UN HOMME SEUL : 12 F

UNE FEMME SEULE : 12 F

YORGO

*Je suis parti...
Pour quel pays ?
Pour quel matin ?
Pour quel espoir ?*

*Je suis parti
Pour quel sourire ?
Pour quelle main
A se tendre,
Pour quel regard ?*

*YORGOS !...
J'étais parti pour Toi,
Pour Toi que Dieu
A mis sur mon chemin,
Pour Toi que l'Infini
A placé dans un beau Paradis.*

*O ce mont d'Athos,
Cette barque qui pointe
Vers la mer, vers le ciel
De ceux qui fuient
Les tempêtes humaines,
Athos, paradis de celui
Qui aborde le rivage
De la paix, de l'inconnu,
Le rivage des prières,
Des pierrailles silencieuses
Emplies d'ors et de louanges,
Athos, accueil du pèlerin,
Accueil de ceux qui aiment,
De ceux qui traînent
Par les monts et les mers,
L'espoir ardent que la vie
N'est qu'un immense Amour.*

*O beauté, O sites célestes,
Gardez l'ombre de mes pas,*

Gardez l'insomnie d'un ami,
 Gardez longtemps encore
 L'insaisissable pardon
 Du blé dans le creux de ma main,
 Du blé que j'ai goûté
 Dans le creux de Sa main.

O Athos, si mon aveugle
 Pèlerinage m'a conduit
 Près du ciel, près du silence
 Si près de la pureté,
 O permets-moi,
 Dieu de cette terre sacrée,
 L'Apôtre qui m'a conduit
 Permets-moi d'embrasser
 Jusqu'à Toi,
 Si loin de mon pays,
 Jusqu'à cet Ami
 Que tu bénis.

Ciel de soleil,
 Paradis de l'if et de l'oiseau,
 Chant d'un cœur exilé
 Qui cherche le gîte
 Où s'attendrir,
 O Athos,
 Mon pèlerinage de l'Orient,
 But imprécis de pas conduits
 Par une infaillible lumière,
 Merci... Merci d'avoir prêté
 A ce cœur solitaire,
 La beauté d'un Ange gardien,
 Le sourire de ce garçon
 Que tu as mis sur mon chemin.

Athos, lointain Paradis,
 Garde « YORGO », protège ton apôtre,
 Je reviendrai dans sa main,
 Goûter le blé du pardon.

ANDRÉ CLERC.

DIEU LES AIME

TELS QU'ILS SONT

Avec quatre ans de retard arrive en France la *Pastorale pour les homophiles* (1) publiée par l'Eglise Hollandaise en 1968. Une question nous vient tout de suite à l'esprit : Pourquoi l'Eglise commence, bien que timidement encore, à parler de l'homosexualité ? Peut-être la réponse nous est donnée par le Dr Faber dans l'introduction : « Nous avons vu ensemble que la tâche des Eglises est, et doit être, de faire leur, le destin des minorités discriminées. » Il est dommage que depuis vingt siècles d'existence, elle se rende compte seulement maintenant, d'une des missions, la plus importante peut-être, que son fondateur lui avait donnée : « Venez à moi, vous qui peinez sous le fardeau ! » Jusqu'à maintenant, plutôt que soulager, elle s'était plu à augmenter le fardeau.

Mais je veux vous détromper tout de suite, ce cahier de pastorale que nous allons commenter ensemble n'exprime pas une opinion universelle ; loin de là ; il est suspecté, voire même rejeté par la presque totalité des Eglises, il est simplement le résultat de l'ouverture d'une seule : l'Eglise Hollandaise. Peut-être, avec un peu de chance, cette doctrine sera-t-elle universelle dans les siècles à venir. Et c'est bien dommage car nous ne serons plus là !

On parle beaucoup de l'Eglise Hollandaise, et parmi les sujets les plus critiqués se trouve son attitude libérale devant le problème de l'homosexualité. Rappelez-vous à titre d'exemple, la tempête soulevée dans l'opinion française après l'émission de télévision sur l'Eglise de Hollande (voir mon commentaire en *Arcadie*, n° 206).

Je voudrais faire un peu d'histoire sur l'évolution de l'Eglise Hollandaise, notamment devant le phénomène

(1) Edit. Fayard. Collection « Points Chauds », Paris, 1972. Prix : 15 F.

homosexuel. Le mouvement de libération est relativement jeune en Hollande ; sans aller plus loin que les années 50, nous rencontrons une hostilité du public devant l'homophilie. Ainsi, à cette époque nous trouvons les essais du parti Populaire Catholique pour aggraver les sanctions contre les homosexuels. Le Centre de Culture et Loisirs (C.O.C.) est regardé comme un centre de débauche et de corruption. La fin des années 50 marque une évolution surprenante, tant chez les catholiques que chez les protestants. Les deux confessions commencent à s'intéresser au problème homosexuel, d'abord indépendamment, puis en multipliant les contacts. On évolue vers une pastorale œcuménique.

Tout a commencé avec les premiers contacts de la Fondation Catholique d'Hygiène Mentale et le C.O.C. La Commission pastorale du Bureau National Catholique crée un groupe spécial de travail sur les problèmes homophiles. A la réflexion théorique s'ajoute la pratique, avec l'ouverture d'un bureau de conseil à Amsterdam. Le résultat de ces travaux, c'est la publication en 1962 du *Cahier Pastoral* (traduit en français et publié par l'éditeur Mame, avec le titre *Homosexualité*). Dans la même année, le bureau adresse un rapport détaillé sur l'homosexualité à l'évêque néerlandais ; les protestants ne chôment pas non plus, 1959 voit la publication de l'article révolutionnaire « Bible et Homosexualité », écrit par le Dr Ridderbos. Dans l'Université libre d'Amsterdam, se crée un centre de discussion et d'étude ; fruit de leur travail, un cahier similaire au cahier catholique, « L'homosexuel mon prochain ». Vers 1960 le pasteur Klamer engagé par la radiodiffusion réclame d'urgence la création d'une pastorale nouvelle pour les homophiles.

Les contacts entre les deux groupes étant continus, bientôt vont fusionner, ainsi en 1963 nous assistons à la fondation de « Recherches des minorités » chargée des enquêtes de grande envergure, ainsi que la création dans toutes les villes importantes des groupes de rencontre pour des homosexuels chrétiens. En 1964 se fonde « Dialogue » pour favoriser les contacts et la compréhension entre homosexuels et hétérosexuels.

Devant cette abondance d'information, la réaction de l'Etat ne se fait pas attendre, ainsi le « Bureau de consultation pour la problématique homosexuelle » a été établi à Amsterdam avec la subvention gouvernementale. D'un

autre côté, « L'Association Nationale de Réforme Sexuelle » avec la « Fédération Nationale de l'Hygiène Mentale » font des enquêtes et des études sur les divers problèmes concernant l'homophilie. Plus encore, sur mandat du Ministère de la Santé, on examine la suppression de l'article 248 *bis* du Code Pénal portant sur les homosexuels. 1968 voit aussi la création de la « Fédération des étudiants Homophiles ». Pour les moins de vingt ans, des Associations de Jeunesse sont créées dans toutes les villes importantes.

Devant une évolution si surprenante dans un espace de temps relativement court, on est tenté de se demander les causes, on en trouve beaucoup : les grands changements internes de la morale traditionnelle, la pensée théologique nouvelle avec le développement de la pastorale abandonnant les problèmes théoriques et s'intéressant spécialement à la pratique, collaboration entre théologiens, psychiatres et psychologues..., etc... Pour moi les causes principales sont la tolérance proverbiale du peuple hollandais et le courage du C.O.C. qui a su, avec main de maître, utiliser toutes les circonstances favorables pour gagner une bataille dans le combat homophile.

Le livre qui nous occupe se présente à nous comme une collection d'articles. L'homosexualité y est étudiée sous deux lumières, psychologique et théologique. Je veux essayer de vous résumer ces deux aspects d'un même problème.

1) *Aspects psychologiques.*

Le premier chapitre, « Une considération en guise d'introduction » du Dr Trimbos, est un petit chef-d'œuvre, jamais je n'ai vu une vulgarisation aussi claire et aussi riche. Il y a le danger, nous dit le Dr Trimbos, que devant le problème homosexuel chacun reste dans son expérience personnelle ; ainsi le policier verra dans chaque homophile un possible transgresseur de la loi, psychiatre ou psychologue un sujet susceptible de psychose ou de névrose, le pasteur d'âmes un pécheur, le grand public enfin un être bizarre, un anormal. La première chose qui frappe celui qui veut étudier le phénomène homosexuel est l'hétérogénéité du concept « homosexuel », car le comportement homosexuel revêt des formes et genres nombreux.

Une question vient à l'esprit : La structure psychique homosexuelle est-elle différente de l'hétérosexuelle, en

d'autres termes les homosexuels sont-ils instables, incapables d'aimer, etc... « Nous n'avons pas trouvé jusqu'ici, nous dit Trimbois, aucune indication permettant d'affirmer que le fait même d'être homosexuel donnerait lieu à une structure psychique spéciale. »

Devant ceux qui prétendent classer l'homosexualité parmi les troubles psychiques, il rappelle la condition sociale de l'homophile. Il est toujours membre d'une minorité, obligé de vivre sous le poids d'un tabou très dur. Cela ne facilite pas sa propre acceptation. La vie double que la plupart d'entre eux sont obligés de mener est une source de névroses, elle engendre au moins un comportement tendu. Devant les pressions sociales beaucoup d'homophiles ne trouvent une issue possible que dans la solitude et la simulation. D'un autre côté on les accuse de promiscuité sexuelle, d'instabilité dans leurs liaisons ; « Il est difficile, en outre (ce qui vaut peut-être un peu moins comme des villes comme Amsterdam), de trouver un partenaire d'orientation homophile et plus difficile encore, une fois trouvé, de le garder. C'est qu'il n'existe ni institutions ni facteurs extérieurs susceptibles de servir d'appui ou de stimulant à la formation des relations homosexuelles » et un peu plus bas : « C'est oublier à quel point il est difficile de construire une relation durable dans un monde qui, à bien des égards, fait tout son possible pour détruire une telle relation. »

L'homosexualité, contrairement à l'opinion populaire, n'est pas repérable : « Il n'existe aucun signe objectif pour l'établissement d'un tel diagnostic ni dans le domaine physique, ni dans les possibilités ouvertes par les tests psychologiques. »

Les causes de l'homosexualité c'est le cheval de bataille de la psychologie. A quoi voit-on le comportement homosexuel ? Il y a des réponses pour tous les goûts. D'abord ceux qui opinent pour l'homosexualité congénitale, c'est-à-dire qu'on naît comme ça. Cela serait fort commode pour tout de monde, de là une grande partie des homophiles eux-mêmes tombent dans le piège sans penser aux conséquences que cette doctrine entraînerait avec elle. Malgré tous les travaux qui ont été faits, surtout dans l'étude des couples de jumeaux, nous n'avons pas de données claires pour affirmer cette théorie. D'autres, de tendances physiologistes, ont vu dans l'homosexualité un dérèglement hormonal. Cette doctrine aujourd'hui, manque de toute base

scientifique, de là, l'inutilité de tout recours à une thérapeutique hormonale pour « guérir » l'homosexualité. Les seules doctrines sérieuses sont les psychanalytiques à partir de la perversion polymorphe de l'enfant, on arrive à la bisexualité originaire. L'enfant ayant souffert de troubles dans sa plus petite enfance (troubles dans la résolution du complexe d'Œdipe) refoule sa tendance hétérosexuelle en s'identifiant au parent du sexe contraire et devient homosexuel. Une autre doctrine est la séduction ; c'est-à-dire qu'on devient homophile à cause d'une séduction soufferte en bas-âge, cette position jamais confirmée est fautive totalement. Je finirai en vous rappelant que le choix homosexuel, comme l'hétérosexuel d'ailleurs, est un choix inconscient, involontaire.

Un mot sur la thérapie des homosexuels : « L'aise psychiatrique la plus aisée à apporter aux homophiles intéressés sera donc de faciliter pour eux l'acceptation de leur propre orientation et de les soutenir dans leurs efforts pour rendre vivables leur existence d'homosexuels. La meilleure forme à donner à cet appui sera celle d'une amitié sincère. Comme les causes de l'homosexualité ne sont pas encore connues de façons certaines, on ne saurait établir actuellement de méthode préventive, ceci en dépit de tous les efforts bien intentionnés entrepris dans ce sens. »

Au chapitre IV le Dr Grubben, neurologue, se demande si l'homosexualité est un trouble psychique ; la question est très importante puisque de sa réponse dépendra l'attitude à adopter par celui qui veut aider l'homosexuel. L'homosexualité a été jugée de façons diverses selon les époques et selon les cultures, et même à l'intérieur de la même culture on trouve des appréciations fort diverses, selon les milieux. Il y a eu des sociétés qui ont intégré l'homophilie parmi leurs institutions sociales, il y a des cultures qui l'ont rejetée. De là, la grande importance du milieu social dans lequel évolue l'homosexuel : « Il existe certainement des milieux où prévaut l'idée que l'homophilie est un déséquilibre psychique. On constate donc que ce genre d'opinion est relatif à une culture donnée. Mais de tels points de vue partiels conduisent, lorsqu'on les pousse à l'extrême, à des conclusions indéfendables. On serait amené à accuser de troubles psychiques tous ceux qui, en quelque culture que ce soit, veulent introduire des changements dans les mœurs et les valeurs. Socrate ou Jésus par exemple. »

Le trouble psychique peut être pris dans un double sens :

— Un sens théorique, normatif ; on a une image de l'homme, image idéale et tout ce qui n'y correspond pas est appelé trouble ou désordre. Mais cette image figée de l'homme, est remplacée à notre époque par une autre qui ne contient plus des éléments figés. L'homme, loin d'être une idée abstraite, moulé dans un moule universel, est une succession de possibilités, un continuuel devenir.

— L'autre sens est le sens pratique. Si l'homme est un champ de possibilités, l'homosexualité en est une parmi tant d'autres, alors il faudra se demander si celle-ci est un phénomène provoquant une situation de détresse et de besoin, tant pour l'homophile lui-même que pour son entourage, de sorte qu'on se sent poussé à porter secours, mais il se pourrait que ce ne soit pas l'homophilie elle-même qui provoque la détresse constatée mais seulement l'homophilie en tant que rejetée par la société. « Il y a des phénomènes qui produisent un état de détresse dans toutes les civilisations comme par exemple la déficience mentale, les hallucinations, etc... Mais si quelqu'un se déclare attiré sexuellement par les personnes de son propre sexe, on ne saurait rien y trouver à redire, si toutefois l'intéressé ne nuit pas aux autres ou à lui-même par des actes procédant de cette orientation sexuelle. » La grande difficulté pour entreprendre de sérieuses études sur l'homophilie est l'attitude discriminatoire de la société, ainsi « c'est seulement après la disparition de cette attitude discriminatoire qu'on pourra discerner ce qui est lié intrinsèquement à l'homophilie et ce qu'une existence d'homophile peut comporter de positif ». Malgré les sérieuses difficultés que l'étude de l'homosexualité entraîne, nous pouvons dire déjà que « les enquêtes donnent l'impression que beaucoup des homophiles ne sont sujets à aucun trouble au sens psychique ». Cette affirmation va contre la doctrine psycho-analytique qui voit dans l'homosexualité le résultat d'un mécanisme névrotique, de là, la plupart d'entre eux généralisent en disant « que l'homosexualité relève de la névrose ». Il existe, en outre, des neurologues théoriciens qui se rendent insuffisamment compte que même une genèse névrotique ne présuppose pas nécessairement une fonction névrotique : il se peut qu'un comportement né d'une réaction de défense contre une aversion (réaction contre la peur de castration par exemple) prenne une forme active par la suite... L'orientation homophile pourrait fonctionner originaire-

ment comme défense contre l'angoisse ou comme compensation à des complexes d'infériorité ou de solitude et aboutir ultérieurement — tout comme pour l'hétérophilie — à des contacts positifs avec la réalité et le prochain.

Que doit faire l'homophile ? se demande le Dr Trimbos ; avec beaucoup de sagesse, il dit : « L'homophile n'a rien à gagner à se plonger dans des théories et considérations anthropologiques, philosophiques, théologiques ou psychiatriques ; il n'y trouve que des spéculations sur son manque existentiel ; sur l'état maladif ou non de son orientation, sur la question de savoir si oui ou non son mode d'existence constitue une déviation. Les questions de ce genre relèvent plutôt pour lui des discussions académiques. La plupart des homosexuels en effet, se voient affrontés à l'obligation de donner forme et contenu, en situation concrète, à leur vie déterminée par l'homophilie. » Quelles voies s'ouvrent donc à l'homosexuel pour organiser sa vie ? Le Dr Trimbos en signale cinq, trois, dirais-je, fausses et deux vraies. Les fausses voies sont :

— Le refoulement : il s'agit là d'un mécanisme inconscient qui refoule les impulsions et les orientations sexuelles. Comme Freud nous le montre, le refoulement ne résout rien, les passions refoulées augmentent la tension, l'angoisse et elles sont souvent cause de névroses.

— Répression : c'est un processus conscient. Obligé par de fortes pressions sociales on réprime une tendance d'une manière continuelle. Les tendances réprimées engendrent de dangereux sentiments de culpabilité.

— Négation : attitude consciente crispée dans laquelle l'homophile cherche à se comporter en tout comme un hétérosexuel, il se marie et évite tout contact avec les homosexuels. Une telle attitude le place souvent dans une situation insupportable.

Parmi les voies acceptables nous avons :

— La sublimation. C'est une solution difficile, recommandable seulement à une minorité, elle consiste à substituer aux impulsions primitives des activités psychiquement apparentées, c'est ainsi qu'on pourra parler de sublimation homosexuelle lorsque par exemple un adulte homophile se donne aux mouvements de jeunesse, etc...

— Socialisation : c'est la voie de l'équilibre, elle consiste dans l'épanouissement des possibilités individuelles et sociales dans une vie d'homophile : « La formation de vie

la plus normale, et de ce fait la plus recherchée, consiste dans la constitution ensemble d'une amitié homosexuelle à caractère permanent, c'est-à-dire une société de vie dans laquelle les deux partenaires peuvent s'épanouir plus largement et trouvent dans l'existence de l'autre le sens de leur propre vie. »

La plus grande difficulté à surmonter dans la vie homophile est de se sentir membre d'un groupe minoritaire rejeté par la société. De là, la combativité et l'irritation de bien des homosexuels devant les préjugés et la discrimination dont ils sont les victimes. Tant que le rejet du groupe majoritaire envers le minoritaire sera une réalité, l'homosexuel se sentira brimé et sera obligé de mener un combat interne et externe pour détruire ce rejet. « C'est pourquoi le problème de l'homosexualité dans la société actuelle, concerne plutôt les hétérophiles que les homophiles eux-mêmes. »

(à suivre)

ANTOINE d'ARC.

DOCTEUR GERARD PHILIPPE GUASCH

**TOUT SAVOIR
SUR L'HOMOSEXUALITÉ**

*« A tous ceux et à toutes celles qui peinent
à la recherche de leur vérité »*

Collection de poche — 6 F (avec poste : 7,25 F)

Ed. Filipacchi

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

DE L'AUTRE COTÉ DE LA NUIT (1)

de DANIEL CURZON.

De ce gros roman, le critique littéraire n'aura peut-être rien à dire. Le texte de présentation souligne que l'auteur, « collaborateur de la revue *Play-Boy* », a cherché à atteindre le lecteur, non au-dessous de la ceinture, mais disons juste à la hauteur de celle-ci. Mais sur un autre plan, qui est celui du document psycho-sociologique, il a réalisé ce qu'il ne souhaitait peut-être pas — un texte assez passionnant, et qui fait réfléchir.

L'anecdote : un jeune homosexuel américain (oh combien !) sort de trois ans de pénitencier, pour attentat public et les suites. Nous le suivons au cours des quelques jours d'une impossible réadaptation, jusqu'à son suicide final, plus ou moins déguisé en meurtre (avorté) du policier qui l'aura, à deux reprises, arrêté. Au passage, les scènes classiques : Cole et son ancien ami (qui ne lui a écrit qu'une fois durant sa détention) ; Cole et sa jeune (encore) collègue à la recherche d'un mari ; Cole, le camarade bisexuel qu'il aime et la fiancée de celui-ci ; Cole dans un bar spécialisé ; Cole soignant son vieux père malade (mais bientôt chassé par celui-ci parce qu'il a amené à la maison un ami de rencontre) ; Cole aux bains de vapeur où il se fera arrêter à nouveau. Au passage aussi, toute une série de portraits assez atroces et, eux aussi, terriblement américains d'ailleurs : l'officier de police, la vieille fille riche, la jeune dinde, l'homosexuel vantard, le petit blanc raciste et bien d'autres. On cherche en vain des personnages sympathiques dans cette galerie d'horreurs : le psychiatre homosexuel que Cole rencontre aux bains de vapeur, le jeune et beau garçon qui lui fait la morale, son collègue et ami Bud, peut-être. Mais les deux premiers sont épisodiques, et le troisième finalement un médiocre, incapable de mettre en question le conformisme de son éducation et de son milieu pour assumer pleinement ses aspirations indéçises. Quant au personnage principal, c'est le type du névropathe, acharné à se détruire lui-même sous couvert de libération, velléitaire, mythomane, libertin, incapable d'une action réfléchie, éternel condamné au geste, littéralement « demeuré ».

(1) Ed. spéciale, 383 p. Prix : 30 F.

et propre à donner, en un mot, au lecteur hétéro qui s'égarerait dans cette forêt, la plus piètre image de ce que nous sommes.

Alors, pourquoi parler de ce livre autrement que pour en déconseiller la lecture ? Parce qu'il peut faire réfléchir — les homophiles surtout — à un certain nombre de questions, touchant aux rapports de l'individu et de la société, qui pour être ici posées dans des termes américains, concernent aussi bien l'action d'Arcadie — et pas seulement d'Arcadie, on le verra.

Disons qu'au départ il y a une thèse qui semble claire : ce que la société pourchasse et réprime, ce n'est pas la vie **privée** des individus (par définition : est privé ce à quoi la société ne s'intéresse pas, contrairement à ce qu'un vain rousseauisme pense !), ce sont les délits **publics** (inutile de s'attarder sur leur définition : est public ce que la société — c'est-à-dire la police en premier lieu, la justice en second et la loi en troisième, estiment tels) ; et c'est ce dont elle s'efforce de détourner ses membres, soit par crainte de la contagion, soit pour tout autre motif. Autres motifs que nous voyons bien affleurer. Par exemple, l'un des piliers de la société américaine — et de la nôtre, et sans doute, sous des formes différentes, de toute société possible — et la distribution des rôles masculin et féminin. Dans les rapports de Cole avec son père, avec son ami Bud et la fiancée de celui-ci, avec son collègue Argie, nous voyons bien l'importance de ces rôles : le mâle américain doit être comme ceci, la femelle comme cela. Toute mise en question de ces rôles plonge les partenaires dans un état de malaise qui se résout rapidement en colère, et aboutit à l'exclusion du groupe de l'individu dangereux. Que, pour le lecteur français, ces rôles soient légèrement décalés n'en est que plus parlant : nous les percevons bien comme des choix, pas dépourvus peut-être de toute « cause », mais à coup sûr sans raison naturelle. Donc fragiles, donc âprement défendus. Les agressions verbales de Cole contre le ménage américain, la morale sexuelle américaine, etc. soulignent sa maladresse. Loin de constituer de sa part une défense efficace, une justification, elles le condamnent. C'est justement ce genre de discours que la société, si elle veut survivre, ne peut se permettre de tolérer, surtout lorsqu'ils sont convaincants.

Thèse apparemment claire — ou plutôt qui l'a été et ne l'est plus. Car les conséquences sociales de la répression éclatent. Au jeune homosexuel ne s'offrent plus que des modèles de socialisation régressifs : parcs publics, saunas : « L'autre côté de la nuit » (Some **you do in dark**, dit mieux le titre original, dont on appréciera qu'il implique le lecteur), une sous-existence qui serait celle de tous — ou de presque tous — si n'existaient pas, pour les autres, tout l'ensemble des institutions diurnes. En d'autres termes, alors qu'elle admet ou prétend admettre le couple homosexuel, comme une version appauvrie mais tolérable du mariage, la société en détourne de fait ceux de ses membres qui ne disposent pas d'un niveau exceptionnel d'autonomie, ne leur laissant comme exutoire que ces conduites que, précisément, elle condamne. Il y a là un engrenage bien monté, par

lequel secondairement les institutions répressives se justifient elles-mêmes. Conséquences sociales, mais conséquences psychologiques aussi bien. A vrai dire, la personnalité de Cole n'est ni plus ni moins immature que celle de la plupart des autres personnages. Mais chez les autres, le manque de maturité, d'autonomie, est dissimulé par les gardes-fou institutionnels. De ce point de vue — et l'on y reviendra — l'homosexuel n'est qu'un révélateur : il est ouvertement ce que les autres seraient, ou ce qu'ils sont, si venaient à leur faire défaut les recettes sociales. Comme un personnage de Kafka, Cole est désespérément à la recherche d'une loi (qui lui conviendrait), d'un père (qui l'accepterait tel qu'il est) qui le dispenseraient, précisément, d'avoir à être libre. Mais la crise n'est pas limitée à Cole, aux homosexuels — ni disons-le aux Américains — elle concerne tous les occidentaux, pour le moins. Dans la société de miroirs et de faux-semblants qui nous est décrite, personne en réalité ne croit plus à la loi, ni au père, ni à Dieu. Civilisation d'abondance ? Ravages de la psychanalyse ? Méfaits d'une instruction à laquelle aucune éducation ne correspond plus... tout cela à la fois, peut-être. Quoi qu'il en soit, tous les personnages du livre jouent la comédie et, désormais, le savent. Chacun se distance de son mieux, dans la mesure de ses moyens, du ou des rôles techniques et sociaux qu'il doit cependant assumer. Tout discours est ouvertement truqué, chacun rit sous cape et personne n'a, en même temps, assez de lucidité pour se dévoiler à lui-même — et du même coup dévoiler à tous — la comédie qui se joue. Seul, si l'on veut, Cole y sera forcé. Mais cela ne le conduira qu'à se détruire, en une parodie de justice qui n'est que l'aboutissement de sa propension à se taper la tête contre les murs.

Pour en sortir — et peut-être aider du même coup les autres, lui fallait-il d'abord aller plus loin dans l'analyse ? Ce qui est ouvertement mis en question dans ce livre, c'est une société fondée sur le bonheur individuel. « Les gens demandent trop à la vie. Ils ne peuvent être que déçus. (...) On leur a fait subir un lavage de cerveau pour leur faire espérer qu'ils se trouveront tous les jours à Disney-land » (pp. 347-348). Ces propos du psychiatre homosexuel à Cole, ces propos sur le bonheur, sont probablement ceux auxquels l'auteur adhère le plus (à moins que ce soit le « Mon Dieu, pourquoi est-ce que je ne meurs pas » final du suicidé, qui n'en est que l'envers désespéré). Ils s'éclairent par l'ensemble du livre, notamment par tout ce qui tourne autour du puritanisme, de la mauvaise conscience américaine (occidentale) ? qui est une mauvaise conscience religieuse, un effroyable sens du péché qu'aucune foi véritable ne vient plus compenser ; ce qui est proprement l'enfer, où Cole entrant dans le « dortoir » du bain de vapeur comprend qu'il a fini par accéder (p. 305), mais dans lequel, à des degrés divers, se trouvent tous les personnages de cette longue danse macabre. Misère de l'homme sans Dieu, disait Pascal, de l'homme qui s'idolâtre lui-même et n'atteint finalement que son propre cadavre. Impossible cependant d'en revenir à la foi du passé ; le Père est mort et s'il garde le

pouvoir d'interdire, il a perdu celui d'autoriser, de justifier, de sauver. Or, c'est bien de salut qu'il s'agit, mais d'où l'attendre désormais ?

Il y a dans ce livre, écrit pourtant en 1970-71, de grands absents : non seulement le Gay Liberation Front, et d'une manière plus générale l'ensemble des mouvements américains qui lient désormais la contestation politique à celle des mœurs, mais encore des mouvements plus anciens tels que ONE, visant l'intégration sociale des homophiles. Détroit n'est certes ni New-York ni la Californie. Faut-il penser cependant qu'un jeune homosexuel américain, citoyen et non dépourvu d'une certaine culture, puisse ignorer à ce point ce qui se passe depuis près d'une dizaine d'années sur les campus de presque toutes les universités ? Il n'y a, sauf erreur, dans ce gros livre qu'une brève allusion aux esprits plus libres de New-York. Pas la moindre velléité, de la part du malheureux Cole, de se diriger vers des cieux plus cléments, encore moins de se joindre à d'autres pour passer du geste à l'action. Cet univers clos est sans doute celui de beaucoup, aujourd'hui encore. Pour d'autres et de plus en plus nombreux, l'amélioration véritable de l'existence des homophiles ne peut résulter que d'une action collective de longue durée. Pour certains de ceux-ci, en outre, la société présente est incapable de surmonter ses propres contradictions, et l'objectif doit être la constitution d'une société différente. Tous en tous cas s'entendent pour dénoncer l'impasse d'une révolte individuelle. Si tel est bien, comme on peut le penser, le message ultime de l'auteur, on peut regretter qu'il n'ait offert, ni à ses héros ni à ses lecteurs, la moindre perspective d'action. Mais une telle perspective, le public visé par Daniel Curzon et par ses éditeurs aurait-il pu encore aujourd'hui — et pourra-t-il jamais — l'accepter ?

CLAUDE SOREY.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

Préciser l'année désirée (1971 ou 1972 ou 1973)

MANOUCHE

de ROGER PEYREFITTE.

Roger Peyrefitte s'est voué, depuis toujours, au culte de la vérité. Cela l'entraîne, d'année en année, tantôt au Vatican, tantôt dans les ambassades, tantôt dans les coulisses de la Franc-Maçonnerie, tantôt dans celles de l'Amérique contemporaine, pour y débusquer mensonges et faux-semblants, arracher les masques, exposer les visages et les âmes à nu.

Ce qu'il découvre ainsi n'est pas toujours ragoûtant. Quand on souève les boiseries et les velours d'un salon (l'image est de lui), on met à jour tout un grouillement de cafards et de scolopendres. Mais scolopendres et cafards font partie de la vie — de la vérité. On peut choisir de les ignorer, de « faire comme si » ils n'existaient pas ; mais on ne prive alors des avantages de la lucidité. Et quelle vertu nous est plus nécessaire que celle-là ?

C'est une belle collection de cafards, et même de scorpions venimeux, que Roger Peyrefitte a choisis, cette fois-ci, de révéler dans *Manouche* (1). Manouche est une ancienne reine de beauté des années 1930, devenue aujourd'hui une vieille femme alcoolique et assez monstrueuse, qui a gardé une terrifiante mémoire de son passé et l'a raconté à Roger Peyrefitte, avec une verve de langage dont la crudité, disons même la grossièreté, transcrite fidèlement par la plume du plus classique de nos humanistes, a le cachet de l'authenticité, sinon celui de l'élégance.

Manouche (de son vrai nom Germaine Germain) a connu, fréquenté, approché (souvent de très près, et dans toutes les positions) un nombre considérable d'hommes célèbres — ou simplement notables — des trois dernières décennies : artistes, hommes d'affaires, politiciens, truands. Elle a été la maîtresse, successivement, d'un banquier juif et d'un des rois de la pègre marseillaise, touché aux milieux de la collaboration pendant l'occupation allemande, pratiqué la contrebande au Maroc, rendu des « services » à bien des gens illustres auxquels ce rappel ne doit faire nul plaisir. Tout cela est relaté avec verve — l'esprit de Roger Peyrefitte, malgré lui-même, apparaît ici et là pour relever le récit comme une pointe de piment dans un plat déjà passablement épicé — et, avouons-le, non sans malignité lorsqu'il s'agit de révéler des petits à-côté pas très reluisants de personnages aujourd'hui statufiés dans l'honorabilité (parfois posthume).

L'homosexualité est souvent présente dans ces pages. Disons tout de suite qu'elle n'y est pas plus flattée que le reste. Elle y apparaît surtout sous la forme de gigolos, de vieux pédérastes riches prêts

(1) Flammarion, 1972, in-8°, 267 p. Prix : 29 F.

à tout pour s'offrir le garçon dont ils ont envie, de détraqués et de travestis. On serait tenté de crier au scandale, venant de l'auteur des *Amitiés particulières*, si l'hétérosexualité n'était également maltraitée : putains, souteneurs, divorces et partouzes. Ce n'est pas dans ce livre qu'il faut chercher une image moralisante de notre monde : âmes délicates, s'abstenir.

On conçoit assez le plaisir de dépaysement qu'a pu prendre Roger Peyrefitte à écrire ce livre. Son succès prouve, au reste, qu'il est partagé par le public. Il faut maintenant souhaiter qu'après les cafards et les cloportes, il nous montre, dans son prochain ouvrage, des animaux plus appétissants. Après tout, le monde des truands, des drogués et des pourris ne manque pas de chroniqueurs : Roger Peyrefitte peut viser plus haut sans que la vérité en souffre.

MARC DANIEL.

LE LIVRE BLANC de ***

pastiche de MICHEL BEAUGENCY.

Le chiffre neuf (1), les muses le déplacent. L'oracle gronde. Poète inconnu, rêveur fêté, je suis porté disparu depuis 63 : six plus trois. Mes lettres à ces chiffres ressemblent.. comme à mon nom le nom d'un ange : Mesange soit disant mort mais bien vivant. C'est la preuve par neuf ans déjà.

Après le grand saut à travers la nappe d'eau qui se ride et me pris au piège, encore j'étonne, j'entonne, j'évente, j'invente et je vante dans les grands angelots :

un garnement, un billet doux,
un collégien qui fait la moue
un sportif au repos
un ogre vu de dos.

Maladroite et désordonnée, la ligne de vie, la ligne de départ est une fausse route. Je suis une vérité qui avoue toujours son mensonge. Une dépêche imite la colère et le voleur, un accident. Ce qui est neuf, c'est la drôle de fugue qui feint la fuite.

(1) Cocteau est mort le 11 octobre 1963.

Quand je prend le sentier des écoliers, croise un centaure, je tombe dans les songes. Alors sautent les chevaux de bois, acrobates et magiciens, jongleurs et écuyères. Le cirque éclate avec ses bohémiens d'ombre.

On condamne les ronces qui écorchent les jambes nues, y impriment des fleurs. Pas les blasons sur les genoux de Dargelos en force sur le banc de l'école. A la gloire de la toison, il crache son amour. Blanc comme un livre, comme une boule de neige qui tue un monstre terrible, un enfant sacré drapé dans une pélerine en fureur.

Il est mon double qui fait semblant d'être celui des autres. Il vit de miracles et d'une inimitable contrariété. Nous ne parlons pas la même langue, mais notre douleur que je porte sur mes épaules est cuisante.

J'ai risqué de chanter le premier mon Orphée, mon Œdipe, mon Opium, le jeune maître absent. Seul le vertige grandit le vide. Mes empreintes sont des pièces à conviction — depuis la poésie nègre, rose, énigmatique, électrocitrice jusqu'à la feerie naturelle des cris à la fine pointe du fil à couper l'air en étoiles.

Si vous trouvez ces Très Riches Heures, décalquez-les. Là, je ne fais pas semblant. Ou presque pas. Par politesse. Je suis simple et direct, ébloui et tremblant. Cette improvisation au milieu d'une mise en scène est plantée sur un faux théâtre. Je souffle son rôle au plus grand de mes visages. Par vertu. C'est le prix du salaire.

Un souteneur est présenté par sa sœur. De petites actrices légères entre elles sentent le doute au cœur du grand bourgeois. A Toulon, penché sur le profil horizon d'un Dargelos, matelot malheureux qui a peur de l'eau, le bavard généreux souffre de sa bonté. Une glace sans teint encadre le corps d'un aveu clandestin. Un décollage mystique conduit au naufrage les sentiments qui trichent d'un tuberculeux perturbé. D'autres frères et sœurs se disputent enfin un fiancé jusqu'à la fatalité. Et les amours s'encastrent chaque fois, sans vice de forme. Un régime apparemment utilitaire.

Des témoins bavarderont au vestiaire, au bout du vestibule, derrière les décors périmés : le jeu de la mythe y est.

Car je suis le plus secret de tous, escamoté par l'auteur, caché par l'éditeur, interdit par la pudeur, le plus cher de son temps, le plus brillant étant la pierre ingénieuse.. et vous, les maçons. Je vise au cœur même qui saigne pour les purs, et c'est ce que je dis le mieux.

Avec vous, je demeure neuf.

JEAN COCTEAU.

MICHEL BEAUGENCY. *Journal d'un myope.*

CALL BOY

Une jeune femme blonde est seule dans son studio qu'elle ne peut payer depuis trois mois. Elle est nue sous une légère robe. Elle s'étudie de près et passe son corps en revue sans indulgence. Il s'agit d'un garçon bien entendu, et qui téléphone de quart d'heure en quart d'heure à un certain Jean-Claude son ami, qui n'a pas couché cette nuit-là chez sa mère comme il le lui avait dit, et a demandé à ne pas aller travailler le matin à son bureau (1).

Patrick a mis une annonce dans une revue pour rencontrer un protecteur qui paierait son loyer.

D'abord, il reçoit un appel téléphonique d'un autre jeune travesti qui est inquiet de ne pas l'avoir vu exercer son triste métier — expression généralement employée quand il s'agit d'une femme, mais qui, exercé par un garçon n'a pas encore trouvé son épithète en France — Patrick raccroche, exéché. Un ancien para lui téléphone alors pour l'insulter. Il a lu son annonce et lui crache son dégoût au visage en s'envoyant en l'air jusqu'à en perdre le souffle.

Ensuite, un garçon de 18 ans offre de le rencontrer mais il se sent suivi par son père qui a horreur de la chose et a mis la police à ses trousses.

Enfin, c'est le père qui téléphone en disant qu'il lui faut se cacher de son fils !

On sait que Patrick a un second métier qui lui rapporte peu et l'intéresse moins que celui de jouer à la fille.

C'est pourtant ce second métier qui le sauvera à la fin quand ses gentils camarades de travail, agents de police comme lui, l'appellent pour donner un coup de main au cours de l'incendie qui vient de se déclarer. Une grosse prime étant promise au moment où il venait de dérouler la corde pour se pendre. Il n'y a qu'à vingt ans que la vie tienne à un fil.

MM. Yves Jacquemart et Jean-Michel Sénécal, les heureux auteurs d'Angel, ont écrit cette pièce, amusante, caricaturale un peu. Je sais bien qu'en France — pauvre France ! — on n'a pas le droit de passer les frontières imparties à chaque sexe, mais c'est tout de même une leçon donnée aux pères de famille, anciens paras, homosexuels par économie, etc... et un démenti au proverbe qui dit que l'habit ne fait pas le moine, car dès que M. Raphaël-François Mattéi, qui joue remarquablement cette série de sketches, retrouve son képi, il arriverait à tromper un vieux membre du Jockey lui-même

ANDRÉ du DOGNON.

(1) Théâtre Gramont.

CABARET (ADIEU BERLIN)

film américain de BOB FOSSE.

Ce film est adapté d'un écrit de Christopher Isherwood, traduit sous le titre d'*Intimités berlinoises*.

Isherwood, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de cette revue, puisque plusieurs comptes rendus de ses livres ont déjà été publiés dans *Arcadie*, a gardé la nostalgie du Berlin des années trente.

Il a expliqué fréquemment comment il avait vécu en Allemagne au cours de cette période trouble, mais fertile en plaisirs et joies quelque peu frelatées, qui a correspondu à la dissolution de la République de Weimar.

C'est la montée triomphante de l'hitlérisme qui est dans le film le contrepoint tragique de la vie nocturne d'un Berlin décadent.

Et l'une des séquences les plus étonnantes se situe dans une auberge campagnarde où un adolescent assez séraphique entonne un hymne de revanche, repris peu à peu en chœur par tous les assistants.

On a rarement mieux fait ressentir le vertige entraîné par une émotion collective : rien n'est plus dangereux que ce genre de drogue.

Quant à la peinture d'une boîte de nuit assez louche et faussement somptueuse avec son cheptel de travestis, son orchestre féminin caricatural et ses clients aux panses rebondies, elle est un peu insistante peut-être mais réussie. On croit sentir les remugles de cet établissement.

Bob Fosse est avant tout chorégraphe et cela se voit lors des diverses apparitions de Liza Minelli, excellente dans un rôle semé d'embûches.

L'anecdote est mince : les amours de Liza, d'un jeune et séduisant professeur d'anglais, Michaël Yorck et enfin — toujours le triangle équilatéral très à la mode cette saison (*Une belle tigresse*) — leur aventure avec un richissime baron allemand sont simplement divertissantes.

Tous les détails, toutes les notations sont très soignés et le film serait proche d'une certaine perfection s'il était un peu plus court. L'épisode à rebondissement des amours d'une richissime héritière juive et d'un gigolo coureur de dot gagnerait à être sensiblement écourté, sinon supprimé.

Reste ce témoignage très valable d'un temps et d'une époque qui paraissent si lointains, bien plus évocateur selon moi que les pesantes constructions de Visconti dans les « Damnés ».

SINCLAIR.

PIÈGES A PÉDALES

(THE GAY DECEIVERS)

film américain de JACK STARETT.

Encore une exquise trouvaille de nos titreurs de films. Mais pour une fois je ne leur jeterai pas la pierre : s'ils ont incontestablement souligné la vulgarité du film en substituant aux « tantes trompeuses » Pièges à Pédales, celui-ci le méritait bien.

La bande de Jack Starett est un assez parfait catalogue de tous les défauts à éviter : fil conducteur plus que ténu, gags rares et pauvres — interprétation besogneuse, montage inexistant, etc.

L'anecdote est sommaire : les efforts de deux jeunes Américains pour échapper à la conscription en feignant des goûts homosexuels.

Disons tout de suite que ces bons jeunes gens sont si invertébrés qu'ils ne nous convaincront jamais de leur virilité.

Evidemment on n'échappe à aucun poncif ni l'intérieur décoré de façon démente, ni la « party » costumée, mais le cuisinier est trop médiocre et le soufflé tombe à plat.

Le seul acteur pourvu de quelque métier est la grande sautée qui sévissait dans des Prisons et des Hommes. Mais son numéro — trop prévu — est ici bien incolore.

Seule chose sauvable le générique pour partie consacré à l'interrogatoire par un psychiatre des deux conscrits, avouons que c'est peu.

Il est assez navrant de voir ainsi gâché un sujet au demeurant assez tragique lorsqu'on sait que toute sa vie le garçon réformé pour homosexualité est marqué par ce signe sur tous ses papiers d'identité et que beaucoup de carrières lui sont automatiquement interdites.

Evitez, chers amis arcadiens, de tomber dans ces « Pièges » qui ne sont même pas à conseiller pour Journée de vacances pluvieuse.

SINCLAIR.

LE REMPART DES BÉGUINES

film français de GUY CASARIL.

Adapté du roman déjà ancien de Françoise Mallet-Jorris, aujourd'hui siégeant parmi les Goncourt, ce film retrace les amours d'une adolescente et de la maîtresse de son père, veuf.

La petite ville de Gisors fournit le cadre : le Rempart des béguines est le nom d'une rue, jadis mal fâmée, où vit Tamara avant de devenir la marâtre d'Hélène.

On connaît la perversité des adolescents et cette œuvre en est une assez bonne illustration. Elle montre aussi combien il leur est difficile de sortir autrement que par la violence verbale ou autre de ce monde clos où les mure une sensibilité trop vive et une imagination sans frein.

Les temps ont bien changé ! Quand on a présent à l'esprit toutes les polémiques soulevées par la médiocre et si sage « Religieuse », on peut s'ébahir de voir les ébats saphiques très généreusement illustrés dans le film de Casaril.

Nos sœurs arcadiennes sont gâtées, nous ne sommes pas encore près d'avoir un traitement aussi favorisé et les pudiques étreintes d'« Un Dimanche comme les autres » ou des « Amis » n'ont ni cette variété, ni cette richesse de coloris.

Mais on sait de reste quel préjugé favorable rencontre le tribadisme et ses succédanés auprès de tous les phalocrates !

Le film est bien fait, la photo très soignée et l'accompagnement musical de grande qualité.

Nicole Courcel fait une composition fouillée du personnage de Tamara, mais Anicée Alvina (Hélène), est la grande triomphatrice. Grâce à elle, les instants les plus ambigus acquièrent charme et poésie.

Au passage saluons notre ami Jean Martin qui parvient à tirer son épingle du jeu dans l'emploi du père (ou plutôt du veuf) noble qui menaçait d'être le plus beau « bide » d'une carrière d'acteur.

Est-il risqué de dire que la peinture de cette passion d'une adolescente pour une femme qui a un passé, pour une femme autoritaire, impulsive et n'ayant d'autres lois que ses désirs et ses besoins apparaît vraie ?

Même les scènes délibérément sordides de la boîte de nuit, le désarroi, la panique de Tamara revivant un passé tumultueux ont de quoi toucher, certains dialogues sur l'oreiller également.

Le défaut du Rempart, c'est son manque de conclusion — le piège de la famille se referme sur Hélène après l'union très officielle de la femme qu'elle a aimée et de son père.

Mais la vie elle-même n'omet-elle pas souvent de conclure ?

SINCLAIR.

AGHOIS

NOUVELLE REVUE HOMOPHILE ESPAGNOLE

Revue mensuelle entièrement consacrée à l'homophilie.

Publie des articles de fond de toutes disciplines et toutes les nouvelles touchant à l'homophilie en Espagne (droit — cinéma — théâtre — littérature — arts — presse — etc...).

Revue écrite entièrement en langue espagnole par des espagnols.

REVUE EDITEE PAR ARCADIE

ABONNEMENT UN AN : FRANCE : 20 F.

ESPAGNE et autres pays : 30 F.

Toute correspondance, tous règlements :

AGHOIS - ARCADIE

61, rue du Château-d'Eau, 75010-Paris



*Le Spécialiste du Sous-Vêtements
Américain en Cuir*

**BOY'S
CUIR**

Ecrire à
Boy's - Cuir • B.P.: 33-05
13-MARSEILLE - 5^e

★
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 5^f pour Frais d'Expédition

Egalement Vêtements Caoutchouc pour la Chasse, la Pêche et Loisirs

H. BARON

49, rue du Lieutenant-André-Ohresser
94500-Champigny-sur-Marne

Tél. : 283-83-59 (de 17 à 20 h ou sur R. V.)

**ASSURANCE
ASSISTANCE**

Documentation - Projets - Révisions de contrats GRATUITS

Le meilleur accueil vous est réservé

RECOMMANDEZ-VOUS D'ARCADIE !

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

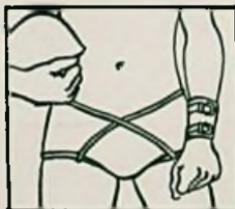
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI^e

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 567-08-68